

geste, un seul, et je l'étends par terre comme un chien que tu es !

Il se fit un grand mouvement dans la foule : les uns voulaient voir exécuter la loi de Lynch ; les autres prenaient le parti de Donat et de ses camarades. Il était très probable que les couteaux et les pistolets allaient se mettre de la partie et qu'un combat sanglant allait se livrer.

Mais Roozeman, qui tenait encore son ami embrassé, fut profondément ému du danger qui le menaçait. Il s'avança au milieu du cercle et dit d'une voix douce et insinuante et en un anglais très pur :

—Gentlemen, je vous en prie, laissez-moi parler un instant. Accordez-moi cette grâce que j'implore à mains jointes. Vous m'en serez reconnaissants ; car je vous épargnerai une injustice, que des hommes d'honneur comme vous ne voudraient jamais commettre de propos délibéré. Vous jugerez ; nous nous soumettrons docilement à votre décision. Puis-je parler ?

Ses auditeurs furent touchés, moins encore de ce qu'il disait, que du ton expressif et attendrissant de sa voix.

—Parlez ! parlez ! criait-on de tous côtés.

Alors Roozeman se mit à raconter brièvement avec une éloquence émouvante, comment ils avaient trouvé le mulet pendant leur voyage, ce qu'ils avaient fait pour sauver d'une mort certaine John Miller, et comment ils avaient vu en chemin, avec une bande de brigands, l'homme même qui était là sur le tonneau et qui voulait, par vengeance contre un innocent, remplir l'office de bourreau. Il raconta également comment John Miller leur avait déclaré que celui qui avait percé son pied d'une balle était un homme avec de longues moustaches rousses et des yeux extrêmement petits.

Cette plaidoirie, quoiqu'elle ne démontrât pas directement l'innocence de l'accusé, avait fait une impression favorable sur beaucoup d'assistants ; mais alors un homme à moitié ivre prit la parole, et fit entendre à la foule, avec un tas de plaisanteries qui soulevèrent le rire général, qu'il n'y avait rien à conclure des paroles du précédent orateur, sinon qu'on avait maintenant deux bandits à pendre au lieu d'un. La plupart des assistants l'applaudirent ; des cris de mauvais augure s'élevaient de toutes parts et on paraissait très décidé à pendre Donat, ainsi que la moustache rousse.

Tout à coup, un homme, qu'à son costume on pouvait reconnaître pour un muletier, perça la foule et s'écria d'une voix qui dominait tout autre bruit.

—Gentlemen, écoutez le témoignage de la vérité. J'étais avec le pauvre William lorsque nous fûmes attaqués par les bandits. Celui qui frappa mon pauvre ami d'un coup de feu dans la poitrine, n'était autre que l'homme aux longues moustaches et aux petits yeux. Je le reconnais bien, et je réponds sur ma vie de la vérité de mes paroles.

Une tempête de malédictions vengeresses s'éleva du sein de la foule.

—Le bourreau au gibet ! tuez la moustache rousse ! A la corde, le bandit ! cria-t-on de tous côtés.

Voyant que Jean Creps détournait les yeux de lui, la moustache rousse sauta à terre et s'enfuit entre les tentes ; mais un grand nombre de chercheurs d'or le poursuivirent en hurlant, et comme il allait atteindre le pied des rochers, il tomba sans vie, percé de dix balles....

La foule circula encore pendant un instant ; mais elle s'éclaircit rapidement, et bientôt chacun passa son chemin, comme si rien ne s'était passé.

Donat était inconsolable ; il avait par une protection particulière du ciel, disait-il, conservé la vie ; mais, en revanche, il avait perdu son cher mulet, puisque les propriétaires l'avaient emmené dans leur tente. Il voyait l'animal de loin, qui le regardait d'un air désolé.

Lorsque ses amis voulurent le conduire plus loin, vers les autres stores, il résista pendant quelque temps à leurs instances, comme si ses pieds refusaient de s'éloigner de son fidèle compagnon de voyage. Les larmes jaillissaient de ses yeux et il murmurait un triste adieu.

—Ah ça, s'écria Victor, enchanté d'une idée qui lui vint, comment pourrions-nous, dans notre voyage vers le placer inconnu, porter des provisions pour tout un mois, sans le secours d'une bête de somme ? Si nous demandions à acheter le mulet ?

—Impossible ; il coûterait trop cher, répliqua le Bruxellois.

Un homme frappa par derrière sur son épaule en disant :

—Gentleman, ma femme ne veut plus de mulet, il lui rappelle trop le pauvre William, qui a été assassiné si misérablement. Achetez-le ; je vous le donne pour trente dollars.

—C'est fait, répondit le Bruxellois, en suivant l'homme à son store pour le payer.

Avant qu'ils eussent payé le marché, Donat accourut, en pleurant de joie, avec son ami retrouvé. Il lui parlait, le caressait et l'embrassait si gaïement, que le bottiquier ne put se retenir et éclata de rire.

Les Flamands achetèrent dans le même store des provisions pour huit jours, et chargèrent les vivres sur le mulet, qui avait maintenant une meilleure bride. Ils burent chacun un grog.

Pour payer tout cela, Pardoes fut obligé d'ouvrir sa ceinture de cuir et d'y prendre quelques pépites ; mais il les cacha autant que possible, car il entendait s'élever à côté de lui des cris d'admiration, et il voyait trois ou quatre individus dont les yeux se fixaient avec envie sur ses mains.

Il commanda pour chacun un second grog, fit verser dans une bouteille assez d'eau-de-vie pour

donner une part égale au baron, puis ils s'éloignèrent du store,

—Camarades, dit Pardoes, nous ferions bien du retourner immédiatement à notre placer. La moustache rousse peut avoir des amis, et un coup de pistolet est bientôt lâché ; d'ailleurs, je ne sais, mais je remarque ici des visages qui ne me plaisent pas. Nous avons assez des stores pour aujourd'hui. Allons, partons.

On suivit son conseil. A une demi-lieue de leur placer, il s'arrêta et dit tout bas :

—Messieurs, je crois que ces trois hommes qui marchent là-bas derrière nous suivent nos traces.

—Ils ne sont que trois, observa Jean Creps. Ils seraient bien mal avisés s'ils osaient nous attaquer en si petit nombre.

—S'ils suivent réellement, ce n'est pas à leur intention, dit Pardoes. Je crois reconnaître l'un d'eux, il était à côté de moi au moment où je payais mon compte dans le store. Ce qu'ils cherchent, c'est à savoir dans quel placer nous avons trouvé nos pépites. S'ils réussissent dans ce projet, nous les aurons demain pour compagnons là-bas. Nous avons assez de temps, nous nous éloignerons de notre placer par quelques détours dans les montagnes, et nous fatiguerons probablement ainsi nos espions. Par ici.

IV

LE GRIZLY

Le lendemain, pendant que les chercheurs d'or Flamands étaient occupés à creuser un nouveau trou, ils virent tout à coup une trentaine d'hommes, avec le sac et les instruments sur le dos, descendre des rochers et s'avancer vers leur placer.

—Ne vous l'ai-je pas dit ? grommela Pardoes. Voilà nos nouveaux compagnons. Les espions d'hier nous ont suivis, malgré nos efforts pour cacher nos traces. Il n'y a rien à faire ; ils sont dans leur droit. Nous ne pouvons revendiquer qu'un claim de trente pieds de long.

La nouvelle bande, sans autres préparatifs, dressa ses tentes au pied des rochers. Elle se composait de cinq ou six compagnies qui se choisirent chacune un claim et commencèrent immédiatement à creuser. Cela n'empêcha pas Pardoes et ses amis de continuer activement leur travail. Ils faisaient nuit avant qu'ils eussent atteint la terre aurifère ; mais, le lendemain, ils obtinrent un résultat assez favorable ; le puits était un peu plus riche que le précédent, et ils tirèrent plus d'or de la claie ; enfin, le quatrième jour, ils atteignirent le rocher, où ils trouvèrent, à leur grande joie, beaucoup de petites pépites qui, réunies, avaient une valeur assez considérable.

Ce qui les contrariait, c'était l'accroissement continu du nombre de leurs compagnons dans les placers. Presque toutes les heures, une nouvelle bande descendait des rochers. Cela fut pis encore lorsque beaucoup de ces nouveaux venus eussent été le dimanche aux stores et revêlé, sans doute avec exagération, la découverte de mines très favorables. Déjà, dès le lundi matin, la vallée fourmillait de chercheurs d'or, et on en voyait incessamment paraître de nouveaux sur les montagnes. Avant la tombée de la nuit, on fut obligé de faire respecter, le revolver à la main, les limites de son claim. La vallée n'était pas étendue, et une grande partie de sa surface était trop haute et trop pierreuse pour rendre possible l'extraction de l'or.

Toute la terre d'alluvion avait donc été envahie en toute hâte par cette grande affluence de gens. On entendait s'élever ça et là des querelles, on voyait briller des pistolets et des couteaux, car les derniers venus, ne trouvant plus de place, voulaient pénétrer dans les claims déjà occupés, et ils en furent naturellement repoussés par les propriétaires légitimes.

Le sang ne coula pas, cependant ; chacun chercha un espace libre, aussi longtemps qu'il y eut de la place ; et les autres gravirent de nouveau les rochers, mécontents et furieux de leur déception.

Les Flamands se virent donc étroitement serrés, et, comme ils avaient déjà éprouvé que leur claim n'était productif qu'à une certaine distance de la rivière, ils étaient convaincus que dans peu de temps il serait épuisé. Ce qui les consolait, c'était la certitude que, si le bonheur leur souriait, ils auraient bientôt réuni les ressources nécessaires pour entreprendre le voyage au placer inconnu.

Sous prétexte que leur mulet ne trouvait plus assez de fourrage dans la vallée, ils dressèrent leur tente sur la hauteur et hors de la vue des autres chercheurs d'or. Ils commencèrent à faire leurs provisions en cachette ; tous les jours, l'un d'eux allait aux stores par des voies détournées et apportait une charge de farine, de viande salée ou de lard.

Ces précautions étaient nécessaires pour cacher leurs intentions à leurs compagnons de placer ; car, si l'on avait soupçonné qu'ils se préparaient à un long voyage dans l'intérieur du pays, beaucoup d'entre eux les eussent suivis. En effet, on savait que c'étaient eux qui avaient découvert les premiers le placer, ils devaient donc avoir une grande expérience pour reconnaître les endroits favorables, ou posséder des renseignements pour guider leurs recherches. Il n'en fallait pas davantage pour décider un grand nombre d'hommes qui aspiraient à une fortune rapide, à suivre leurs traces et leurs chances.

La dernière provision qui fut apportée à la tente était une grande quantité de sel et assez de poudre pour remplir les poires de chacun.

Le lendemain matin, une heure avant le jour, l'âne était tout chargé dans le bois ; la voile fut

ôtée de la tente et les Flamands commencèrent leur voyage tranquillement et sans bruit, jusqu'à ce qu'ils fussent assez loin pour ne pas craindre d'être surpris au moment du départ.

Pendant deux jours, ils tâchèrent de remonter autant que possible le cours du Yuba ; alors ils passèrent l'eau à gué et marchèrent vers le nord pour se rapprocher de la rivière de la Pluma. Il leur était très difficile de conserver une direction certaine, car leur route était très souvent interrompue par des montagnes de quelques milliers de pieds de hauteur, et par des chutes d'eau de quelques milliers de pieds de profondeur. Pour comble de disgrâce, toutes les chaînes de montagnes se dirigeaient vers la mer, et leurs cimes leur barraient le chemin. Le plus souvent, ils étaient obligés de perdre des heures entières à chercher un passage ; quelque fois il fallait décharger l'âne pour lui faire descendre une pente dangereuse ou gravir des rochers escarpés.

Par suite de ces obstacles de toutes natures, ils avançaient très lentement, et le septième jour de leur voyage, ils étaient convaincus qu'ils n'avaient fait que quarante lieues depuis les stores du Yuba.

Le baron, qui était très fatigué, commençait à murmurer et à accuser Pardoes de témérité ; mais le Bruxellois, se croyant sûr de son affaire, reçut ses observations avec ironie, et se flatta de l'amener à reconnaître qu'il avait eu toute raison d'entreprendre ce voyage.

Victor Roozeman et son ami Kwik montraient plus de confiance et de courage. En effet, ils n'étaient pas venus en Californie pour y chercher de l'or, et le dissiper ensuite dans ces stores même en des débauches effrénées.

La Société de la Californienne les avait attirés par l'appât d'une grande fortune. Cette fortune, le moyen de rendre heureuses des créatures chéries, était le seul but de leur voyage. Ils savaient déjà que, dans les places ordinaires, on ne devient riche qu'après des années de travail et avec beaucoup de bonheur.

(La suite au prochain numéro.)

Abonnez-vous à L'OPINION PUBLIQUE pour le nouveau roman illustré de Jules Verne intitulé :

UN CAPITAINE DE QUINZE ANS

que nous commencerons dans le prochain numéro.

LE MEURTIER DE BULSTRODE

Nous empruntons au *Canadien* la confession de Lachance, le meurtrier d'Odélie Désilets, dont nous avons déjà parlé :

Le 29 mars dernier, après mon dîner, je quittai la maison de mon père pour me rendre chez Babino, afin de rencontrer Odélie Désilets que, du haut du grenier chez nous, j'avais vue partir de chez M. Babino, demeurant à cinq arpents de notre propriété. Je rencontrai la défunte vis-à-vis du puits où le meurtre a été commis. Je lui demandai de m'embrasser. Elle refusa en me poussant si violemment que je suis tombé par terre. Je me relevai la rage dans le cœur et sautai sur elle, la frappant avec mes poings.

Je la jetai par terre, la tenant par la gorge, et je pris mon couteau, le même que M. Bissonnette m'a montré. Pendant que je la retenais avec mes jambes, elle s'écria : " Mon Dieu ! il va se servir de son couteau." Elle réussit alors à m'arracher le couteau. Je parvins à le lui enlever, et c'est alors que je me suis coupé la main. Je la dardai au cou avec la grande lame. C'est cette blessure qui paraissait lors de l'enquête tenue par le magistrat. Elle voulut se relever. Je la repoussai. Je fus chercher un éclat de bois, produit en Cour, et sur lequel une peinture est clouée. Après l'avoir blessée, je l'approchai près du puits pour l'empêcher de se sauver.

Ce morceau de bois était une partie du couvercle du puits. Lorsque je revins, la défunte était étendue sur le côté droit, la tête près du puits et les pieds sur le chemin. Je frappai Odélie sur la tempe. Elle gémissait tellement qu'on aurait pu l'entendre de la maison d'Urbain Babino. J'appliquai un second coup de toutes mes forces, elle porta sa main gauche à la partie blessée de sa tête. Je frappai de nouveau, et si main resta dans ses cheveux. Elle ne remuait plus. J'ai pris la défunte et l'ai mise dans le puits, la tête la première. Je la poussai toute entière à l'intérieur, afin de la cacher à la vue du public. Mais la partie inférieure des jambes étant sortie, je dus les remettre de nouveau.

Je jetai dans le puits le chapeau resté sur le chemin avec le châle que j'étendis

sur le cadavre. J'ai couvert le tout avec des bouts de planches. Puis je plaçai trois énormes bûches, de cèdres debout sur la défunte, et je partis. Mais je revins deux fois en courant pour voir si le corps ne remuait pas.

Je me rendis en arrière de la maison et me lavai les mains dans un auge, à peu près huit arpents du chemin. Je m'aperçus que j'étais blessé. De plus, il y avait du sang sur mon habit. Après m'être lavé, je revins par le grand chemin à la grange de mon frère Joseph, où j'entraî pour me calmer un peu. C'est alors que je vis passer le curé Lessard.

Le prisonnier termine en disant qu'il est content d'avoir fait cette confession. On n'accusera pas un innocent, dit-il, et ma conscience est délivrée d'un bon fardeau.

Le prisonnier Lachance a été trouvé coupable du meurtre d'Odélie Désilets. Le juré n'a délibéré que pendant dix minutes. Tout le monde s'attendait à ce verdict, que réclamaient, du reste, la justice et l'opinion publique. Un verdict de non coupable aurait soulevé une vive indignation. L'avocat de la défense n'a amené aucune preuve pour atténuer l'effet produit par la preuve faite par la couronne.

A BATONS ROMPUS

Nous reproduisons pour les gourmets littéraires l'article qui suit de l'*Événement* :

On annonce que, pour occuper ses loisirs et satisfaire le vœu de ses amis, M. Mackenzie écrit la vie de l'hon. George Brown. Ce sera un ouvrage intéressant, car personne n'a plus connu et mieux aimé le fondateur du *Globe* que celui qui lui doit en grande partie sa fortune politique. Ils ont toujours cheminé ensemble. M. Brown s'est brouillé avec presque tous ses anciens lieutenants, mais M. Mackenzie est toujours resté sous ses ordres.

Il ne restera plus à M. Blake qu'à écrire la vie de M. Holton. C'est pourtant M. Holton qui, s'il eût vécu, aurait pu mieux dire la vérité sur chacun, la piquante et exacte vérité. Il connaissait à merveille le faible et le fort de ses amis. Il avait très développée la faculté de l'analyse : en quelques mots, il disséquait une situation et en quelques coups de scalpel, il faisait l'autopsie des morts et des vivants. Il était le juge des uns et le grand fossoyeur des autres. Son rôle propre, sa faculté maîtresse, était la critique. C'est pourquoi il aimait à reprocher aux autres de manquer de ce qui lui faisait défaut à lui-même : l'initiative, l'esprit d'action.

M. Holton n'étant plus là pour nous dire ce qu'il faut penser des hommes politiques, sir John, dans ses moments de loisir, l'été sur la plage ou l'hiver après les courtes séances, devrait dicter à un secrétaire ses souvenirs sur les acteurs qu'il a vu défiler devant lui, ses jugements ne seraient pas aussi acérés que ceux de M. Holton, mais comme ils seraient légers et amusants ! Il suffit de l'avoir entendu causer quelquefois sur pareil sujet, pour savoir ce qu'il en tirerait d'effets inattendus. Imagine-t-on, par exemple, combien un chapitre de sir John sur M. Brown serait mouvementé ! Notez, qu'en somme il ne s'agit pas fort malveillant, car sir John ne détestait pas son grand adversaire. Pourquoi l'aurait-il détesté, puisque les maladresses du fougueux polémiste avaient fait une notable partie de son propre succès ? M. Mackenzie nous tracerait les grandes lignes de cette carrière orageuse ; sir John nous en indiquerait les petites qui ont traversé les grandes et qui, finalement, les ont brisées.

Il faut, dans tous les cas, espérer que l'on suivra l'exemple de M. Mackenzie, qui en a donné tant d'autres qui n'ont pas été suivis, et que nous aurons bientôt à annoncer que M. Anglin écrit l'histoire de sir Albert Smith, et M. Huntington celle de M. Holton.

Dans notre propre élément, il y a bien aussi quelque chose à faire dans cette direction. Que de choses pourrait nous dire sir Narcisse Belleau, s'il le voulait. M.